

## **Construction et Circulation des Idées: La Langue N'est Pas Neutre**

**Francine Descarries**

**A**u regard du thème du présent Symposium, j'ai choisi de reprendre, à partir de ma position d'universitaire féministe francophone québécoise, l'esprit, sinon la lettre, d'une analyse que j'ai présentée il y a déjà quelques années (Descarries 2003). S'il m'importe de revenir sur la question de la circulation des savoirs féministes produits en français, c'est que la relation hiérarchique et le clivage qui existent entre les différents canaux de communication nationaux et linguistiques constituent encore, et même de plus en plus, un frein à l'essor des études féministes à l'échelle mondiale.

Je n'apprendrai rien à personne en rappelant que le système social de la science carbure à la publication, non seulement comme outil de transmission des savoirs, mais encore comme indicateur formel d'évaluation de la productivité des chercheurs et des communautés scientifiques nationales. Au sein des universités, publier constitue la réponse normative attendue des chercheurs. Le nombre d'articles publiés dans des revues répertoriées, si ce n'est le classement de ces revues par des index de citations largement contrôlés par les Américains, ainsi que le calcul des citations représentent la base matérielle sur laquelle se négocient la performance, la crédibilité et la notoriété des chercheurs.

L'aphorisme *Publish or Perish* résume la dynamique qui s'ensuit. Aphorisme qu'il faut compléter en contexte de mondialisation néolibérale en ces termes : *Publish in English or Perish*, nonobstant les conditions linguistiques, culturelles et géographiques de production des savoirs. Les effets d'un tel précepte se discutent minimalement sous deux angles. Le premier est celui de la concentration des ressources. Le second, celui de la mainmise de l'anglais comme langue de la science.

La concentration des ressources renvoie aux rapports entre Centre et périphéries, entre voix qui s'imposent comme dominantes et voix identifiées, lorsqu'elles le sont, comme « autres », particulières ou culturellement marquées. Dans le champ des études féministes, comme ailleurs, les pays anglo-saxons exercent aujourd'hui un quasi-monopole sur la circulation des savoirs et leur évaluation. Cette hégémonie, non seulement mène à la marginalisation de larges pans de la réflexion féministe mondiale, mais également renforce l'isolement des chercheuses en périphéries nationales ou linguistiques en limitant leur possibilité d'entrer en dialogue avec le Centre ou de faire avancer leurs idées. Elle accroît, par effet de retour, la dépendance des études féministes francophones<sup>1</sup> envers des instances extérieures à leur tissu social. S'ensuit également une concentration des activités du contrôle de l'information (*gatekeeping*) dans les pays de langue anglaise qui confère au champ des études féministes anglophone et à ses chercheuses un droit de regard sur le fond et la forme des articles acceptables pour publication, comme sur les problématiques et les thèmes qui constituent la pensée « *mainstream* ». Bref, rapport de cause à effet : plus un texte est publié dans une revue recensée et bien classée, plus il a de chances d'être lu et cité, plus il est cité, plus sa visibilité augmente ; plus sa visibilité augmente, plus sa valeur est donnée à la hausse. De même, plus une revue publie des articles fortement cités, plus son classement s'améliore et plus son classement s'améliore, plus son pouvoir de contrôle s'accroît, en d'autres mots, « plus on en a, plus on a de chances d'en avoir davantage ».

La concentration dont il est ici question se quantifie. Pour exemples, sur les 38 périodiques classés sous la catégorie « Women Studies » par le *2011 Journal Citation Report*, seules deux revues francophones accèdent au dernier tiers du palmarès : *Travail Genre et Sociétés* (CNRS-France) au 26e rang avec un facteur d'impact de 0.300 et *Nouvelles Questions Féministes* (revue franco-suisse) au dernier rang avec un facteur d'impact nul pour l'année référencée<sup>2</sup>. De même, l'unique journal répertorié en 2011 par SJR (SCImago Journal & Country Rank) sous la rubrique « Gender Studies », la

<sup>1</sup>Le même type d'analyse peut s'appliquer à d'autres champs linguistiques minoritaires.

<sup>2</sup>2011 Journal Citation Report (Social Sciences Edition), ISI Web of Knowledge, Thomson-Reuters, 2012, [http://wokinfo.com/products\\_tools/analytical/jcr/](http://wokinfo.com/products_tools/analytical/jcr/). La même année, le facteur d'impact de la revue la mieux classée est de 2.414.

Revue *Travail Genre et Sociétés* occupe le 44e sur 71.<sup>3</sup> Enfin, 191 des 203 « Core » and « Priority » academic journals, recensés par *Women's Studies International* (2012), imposent l'anglais comme langue de publication.<sup>4</sup> Outre quatre revues canadiennes et une revue libanaise qui acceptent la soumission d'articles en français, l'unique entrée francophone au répertoire est la revue québécoise *Recherches féministes*. Au regard d'une telle concentration linguistique des ressources et des mécanismes de contrôle (gatekeeping), il devient évident que la langue de la science se confond avec celle de la communauté scientifique de langue anglaise. Deux manières de concevoir cette mainmise sont exposées dans la littérature.

La première renvoie à la nécessité de développer une langue commune, une lingua franca, afin de permettre la transnationalisation des savoirs. L'usage de l'anglais s'imposerait donc aujourd'hui comme le moyen le plus efficace et économique pour être entendue et lue. Cela présume, pour le moins, que la majorité des féministes du monde saurait lire l'anglais et présuppose, implicitement, que l'unilinguisme des anglophones et la primauté accordée à leurs canaux de communication les soustrairait à l'obligation de connaître les travaux des autres.

Souscrire sans nuances à l'adoption de l'anglais comme langue de la science revient aussi à considérer la langue uniquement comme un code dans lequel les langues sont données comme équivalentes et interchangeable, sans perte d'expressivité ou de qualité sémantique (Durand, 2001). Pourtant, la langue est bien davantage qu'un code. Elle est à la fois un système référentiel et un vecteur de la culture qui représentent d'une manière singulière et symbolique la réalité et ce que l'on a à dire. Et, si la traduction peut permettre jusqu'à un certain point aux idées de circuler, il existe néanmoins peu de concepts, de modèles d'interprétation susceptibles d'être partagés de manière analogue par des cultures différentes.

Par ailleurs, une fréquentation assidue de la littérature de langue anglaise m'amène à observer à quel point, à quelques exceptions près, les féministes anglophones connaissent ou utilisent peu, sinon pas du tout, les travaux féministes écrits en français et ignorent

<sup>3</sup>SCImago Journal and Country Rank, SCImago Lab, <http://www.scimagojr.com/journal-rank.php>.

<sup>4</sup>Women's Studies International database, EBSCO Host, 2012, <http://www.ebscohost.com/academic/womens-studies-international>.

leurs apports théoriques et stratégiques sur des concepts aussi fondamentaux que ceux de rapports de sexe, mode de production domestique, division sexuelle du travail ou encore patriarcat. Pensons, entre autres, à la perte de sens politique qu'introduit la traduction du concept de « rapports de sexe » par celui de « sexual relations » ou encore de « gender ». Déperdition conceptuelle, peut-on penser, qui explique pourquoi dans de nombreuses universités la théorie féministe est ramenée à un projet intellectuel pour comprendre les femmes dans leur individualité ou leur spécificité, plutôt qu'en tant que groupe ou classe socio-politique. Un tel biais paradigmatique ne peut que mettre les études des femmes à risque « de perdre le contact avec le mouvement [et les objectifs politiques] à qui elles doivent leur existence » (Winter, 1997, 211 – traduction de l'auteure). Le problème n'est donc pas simplement un problème de traduction. Il en est aussi un de structures conceptuelles et de contextualisation différentes, car « ce qui est exprimable dans une langue, ne l'est pas forcément dans une autre, tout a moins pas de la même manière » Durand (2001). Pensons également aux malentendus ou omissions qui se glissent parfois dans les traductions qui, non seulement mènent à percevoir ou à dire les choses de manière différente, mais encore « à ne pas voir d'autres choses » conclut Durand (2001), Je me contenterai d'évoquer ici l'éclairante critique de Margaret Simons (1983), «The Silencing of Simone de Beauvoir. Guess What's Missing from The Second Sex », sur le sort réservé à la pensée de Simone de Beauvoir, particulièrement au sujet de la féminité, du mariage et du travail domestique, dans la première traduction américaine du *Deuxième Sexe*.

Une des plus éclatantes démonstrations de cette oblitération est sans doute la caricature qu'une large partie de la littérature américaine a propagée dans les dernières décennies, et propage encore, d'un « French feminism » amalgamé à l'analyse de la « différence sexuelle » dans laquelle, écrivait Claire Moses (1996), peu de féministes françaises, théoriciennes ou militantes, se logent. J'ai déjà démontré ailleurs (Descarries 2006) comment cet amalgame imposait une vision tronquée des perspectives féministes développées dans les pays non anglophones et excluait, par méconnaissance, des contributions majeures de féministes de langue française notamment. De fait, je m'interroge encore à savoir comment l'importante contribution du féminisme matérialiste français à l'analyse de la reproduction sociale et économique de la domination masculine et des limites imposées

aux femmes a pu, à quelques exceptions près, être ignorée ou effacée, ou encore, être définie à tort, par plusieurs, comme essentialiste. Et comment, dans cette foulée, la majorité de la littérature de langue anglaise en est venue à associer le féminisme français à une entreprise littéraire et philosophique marginale qui a perdu contact avec les réalités politiques des femmes et les objectifs de transformation de féminisme et se limite à l'œuvre de quelques universitaires dont le lien avec le féminisme est au mieux problématique et discutable.

Réponse évidente : la littérature féministe, autre que celle écrite en anglais, est peu lue, peu citée et faiblement indexée. Deux exemples au gré de mes récentes consultations en bibliothèque. Parmi les 100 textes reproduits dans la troisième édition de *Feminist Theory. A Reader* (Komlmar et Barthkoswski 2010) pour retracer l'histoire de la pensée féministe depuis 1792, quatre seulement sont des auteures françaises dont les textes étaient disponibles dans leur traduction anglaise. Et encore, il s'agit de Simone de Beauvoir, incontournable, et du triumvirat Cixous, Irigaray et Wittig dont les travaux, sauf pour la dernière, ont peu à voir avec les notions théoriques avancées dans la littérature féministe francophone. De même on y remarque que 1792 a été choisi par les auteures comme date initiale de leur recension afin d'inclure un extrait du livre phare de Mary Wollstonecraft *Défense des droits des femmes*, ce qui, du coup, masque l'importance historique de la *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne* rédigé en septembre 1791 par Olympe de Gouges.

L'enjeu de la langue, tout comme celui de la concentration, renvoie donc au pouvoir d'appropriation ou d'occultation qui permet au Centre de renforcer sa position privilégiée et son hégémonie. Car, si le recours à une langue unique réduit significativement la palette des concepts et des expériences circulant à l'échelle mondiale, il est tout aussi évident que les offres théoriques et les stratégies développées au centre ou réappropriées voire réaménagées par lui, ont plus de chance d'être jugées importantes que celles émanant de marges définies comme particulières et donc secondaires. Au quotidien, cela revient à se demander quelles sont les chances pour les féministes francophones d'être entendues et de surmonter l'isolement induit par le cloisonnement linguistique.

Au regard de cette stratification et des mécanismes de régulation qui la légitiment, il est à craindre que la faible probabilité d'accéder au Centre en s'exprimant en français poussera les jeunes chercheurs

à limiter leur investissement dans le champ des études féministes francophones, à arrimer leur parcours intellectuel aux modèles dominants et à adopter les questionnements et les revendications féministes identifiés au Centre sans les retranscrire localement,

Pour éviter d'être ignorées, certaines chercheuses prendront sur elles de faire le travail fastidieux de traduire en anglais, ou de faire traduire, leur propre travail. En l'occurrence, la question de la langue se pose en fonction, non seulement des limites dans lesquelles elle enferme le développement des savoirs féministes, mais aussi des contraintes qu'elle exerce sur les trajectoires de carrière des chercheuses et des étudiantes de la périphérie. Car au-delà du fait que la maîtrise de l'anglais demeure ardue pour plusieurs d'entre elles, au-delà des exigences liées à la production d'un article dans une langue autre et des coûts monétaires et de temps que cela représente, il est évident que celles qui ne maîtrisent pas parfaitement l'anglais se voient pénalisées en termes d'apprentissage, de diffusion, d'établissement de réseaux et de reconnaissance, alors qu'elles seront souvent insécurisées sinon infantilisées par leur inaptitude à tenir avec aisance un dialogue théorique.

Les barrières de la langue opèrent, il est vrai, dans les deux sens. De ce point de vue, on regrettera particulièrement, en l'absence de traduction, l'intégration tardive par les féministes francophones des critiques et propositions formulées par les féministes des « Suds » qui ne se reconnaissent pas dans les analyses féministes dominantes. Malgré cela, faut-il le reconnaître, plus souvent qu'autrement, la mise en dialogue des idées est surtout freinée par l'unilinguisme des féministes anglophones qui ne ressentent pas, pour la plupart, la nécessité de s'ouvrir à d'autres perspectives et réalités culturelles. D'autant que la domination de la langue anglaise contribue à réduire l'obligation pour les étudiantes et les universitaires anglophones d'apprendre une autre langue. Par corollaire, les librairies, bibliothèques et centres de documentation hésiteront à acheter des ouvrages donnant accès à d'autres voix sociolinguistiques en l'absence de demande ou d'intérêt. Dans les circonstances, il n'est presque pas exagéré de dire qu'un texte qui n'est pas publié en anglais, n'existe pas.

Les dangers de statisme et d'homogénéisation qui guettent les études féministes en tel cas entrent directement en contradiction avec leur essence qui est de promouvoir le changement social, la créativité et la critique des paradigmes établis. Comment

dès lors justifier une telle ignorance des structures de pouvoir qui sont à l'œuvre dans l'exclusion de contributions féministes significatives sur la seule base de leur lieu ou de leur langue d'origine.

### Références

- Descarries, Francine. 2003. "The Hegemony of the English Language in the Academy: The Damaging Impact of Sociocultural and Linguistic Barriers on the Development of Feminist Sociological Knowledge, Theories, and Strategies." *Current Sociology* 51(6):625–36.
- Descarries, Francine, and Laetitia Dechaufour. 2006. "Du 'French feminism' au 'genre': Trajectoire politico-linguistique d'un concept". *labrys, études féministes/ estudos feministas*, juin/ décembre 2006/ junho/dezembro 2006 <http://www.tanianavarrosain.com.br/labrys/labrys10/livre/francinel.htm>.
- Durand, Charles-Xavier. 2001. "Le français: Une langue pour la science". <http://www.imperatif-francais.org/bienvenu/articles/2001/le-francais-une-langue-pour-la-science.html>.
- Kolmar, Wendy K., and Frances Bartkowski, eds. 2010. *Feminist Theory: A Reader*. 3rd ed. Boston: McGraw-Hill.
- Moses, Claire. 1996. "Made in America: 'French Feminism' in United States Academic Discourse." *Australian Feminist Studies* 11(23):17-31.
- Simons, Margaret. 1983. "Silencing of Simone De Beauvoir: Guess What's Missing from The Second Sex." *Women's Studies Int. Forum*. 6 (5):559-564.